

---

Carnets sur sol

## Cos'i à Aix

Quelques remarques négligemment jetées.

(Soulignement et gras sont présents par commodité personnelle pour réutilisation de ce matériau brut, pas parce que je tiens les lecteurs de passage pour des imbéciles. De simples notes, sans prétention de saisir l'ensemble du travail effectué. Les impressions formulées ne sauraient par conséquent être ressenties comme des jugements.)

### Qualité de la présentation

Introduction de Gérard Courchelle étrange, insistant sur les vingt-quatre heures de la séduction pour démontrer la noirceur de l'intrigue - alors qu'il s'agit purement d'une contrainte formelle destinée à fluidifier l'action, que l'on rencontre dans toutes les oeuvres du temps. En tirer des conséquences psychologiques me semble démesuré.

Sinon, le propos sur l'échange spontané était intéressant et méritait de souligner implicitement que tous les metteurs en scène choisissent l'inversion des couples dès le I, alors qu'il ne me semble pas que ce soit écrit quelque part - et qu'en tout cas, rien ne s'oppose à une lecture différente.

### Exécution musicale

Facilité d'exécution des interprètes impressionnante : le masque demeure d'un calme confondant, y compris pendant les plus grandes difficultés techniques, pour la plupart d'entre eux.

Equipe très homogène, sans faiblesses. Les voix aiguës m'avaient tout particulièrement séduit, lors de la retransmission radio. Erin Wall a certes une voix un peu légère pour Fiordiligi, apparemment, mais s'y montre cohérente de bout en bout. Et ce n'est pas un petit manque de grave dans *Come scoglio* qui pourrait diminuer cette impression (certes techniquement manqué pour la retransmission télé, les aigus peinant à sortir, et la vocalisation ratée). En revanche, physiquement, la tête enfoncée dans les épaules, dodelinant la tête comme pour faire sortir les aigus de la gorge, l'impression est bizarre, même si le jeu de scène n'en est pas affecté - la moindre difficulté vocale est ainsi nettement surlignée. La retransmission vidéo lui est défavorable, puisqu'elle la présente en difficulté, avec une projection manifestement limitée et un manque d'autorité scénique, alors que la prestation était très convaincante lors de la retransmission radio. Part de stress, part de la capacité à utiliser plutôt le mot ou le corps chez un chanteur. La seconde fait un peu défaut, direction fine de Chéreau exceptée ; la première, la

plus importante, y est. Au total, une Fiordiligi plus fragile que vertueuse, qui cadre assez bien avec la nuanciation des caractères traditionnels opérées par la mise en scène (voir plus bas). Shawn Mathey, quant à lui, me séduit beaucoup plus que la moyenne des Ferrando, par sa franche simplicité - et sa remarquable tenue dans *Una aura amorosa*, aux piani ineffables. Elina Garanca, au contraire d'Erin Wall, gagne énormément à être vue en scène, et, pour le coup, marque les mémoires, ce que le son n'avait pas fait jusque là me concernant, malgré ses évidentes qualités. Ce son blanc sur la première syllabe de *(Io) burlo* ? m'a scotché. Le tout ajouté à un évident charisme scénique qui me rend plus intelligible ses succès actuels. Stéphane Degout accentuait un peu trop les finales lors de la retransmission radio, mais on ne peut pas lui reprocher plus, et son parlando qui suit le duo Fiordiligi/Ferrando était exceptionnel de vérité. Ce soir, je n'ai pas été gêné. Barbara Bonney est en terrible méforme et ne parvient pas du tout à faire des sons propres, achevés, timbrés. Sans contreparties dramatiques. Et son accent américain est plus fort qu'à l'accoutumée. A la fin du premier acte, elle se retrouve et parvient à nouveau à chanter, réussissant même les aigus ajoutés qui ne passaient pas lors de la première retransmission. Ruggero Raimondi, à son habitude, chante intelligemment, sans être l'Alfonso le plus nuancé qui soit (il faut dire qu'on ne le lui demandait pas ce soir), en tenant sa ligne convenablement - le soutien, parfois difficile, est là cependant. Mais c'est surtout l'unité de l'équipe qui séduit, sans véritables faiblesses, dans les ensembles comme dans les airs.

(J'ai conscience d'avoir peu évoqué ce que chaque chanteur apporte au rôle, ce qui est pourtant l'essentiel. J'ai plutôt réservé ces commentaires pour la mise en scène, veuillez m'en excuser.)

Daniel Harding rend l'orchestration limpide comme jamais, exaltant les rythmes à son habitude, mais valorisant les bois plus que de coutume, ce qui donne un résultat à la fois jouissif et touchant. A chaque audition (quatre pour la bande radio avant la retransmission télévisée), je deviens plus enthousiaste pour ce travail de fosse. Les récitatifs, en revanche, ne sont ni très spirituels, ni 'fameusement' chantés.

Au total, c'est l'un des meilleurs *Cos'ì* de ma connaissance, parce que tout y "fonctionne" pertinemment.

### Mise en scène

Mise en scène esthétique, qui ne m'enthousiasme pas démesurément par un sens de l'approfondissement qui serait toujours étourdissant, mais qui, à l'instar du *Ring* (faute de connaître autre chose de Chéreau), fonctionne extrêmement bien, avec **de très belles images**. Il réexploite d'ailleurs l'idée fameuse de la chaîne humaine au moment de la séparation des amants. Egalement la même attitude de **transposition partielle**.

(Qualités)

Tout semble - hors le personnage de Despina - soigneusement décidé et maîtrisé, ce qui est déjà un bien, quel qu'en soit ensuite le degré de 'fouillement' et le résultat. Un univers autonome.

Gestes précis, expressifs et justes. Grande **concordance** de la dynamique scénique avec la

musique même, toute la temporalité est ralentie, abandonnée totalement au tempo de l'écriture. Le tout visuellement favorisé par les couleurs vives qui individualisent avantageusement les personnages sur la sobriété du fond, et donnent une sorte de **légitimité esthétique** à leurs déplacements. Le refus du traitement parallèle des personnages, déjà inscrit dans le texte et la musique, est parfaitement respecté par la mise en scène qui en rajoute une couche à ce sujet.

Au rang des réussites, si l'Alfonso metteur en scène n'est absolument pas une idée originale, sa mise en scène est très réussie pendant l'arioso *La mano a me date*. Dans le même ordre d'idée, le siège offert à Ferrando par un figurant opportun nourrit la forme de théâtre dans le théâtre en insérant, pour une fois, un peu d'humour.

La scène entre Dorabella et Guglielmo et le logique lutinage appelé par le texte sont ici extrêmement troublants. D'autres le réalisent avec plus de légèreté, mais je dois dire que le sentiment de fragilité qui s'empare ici du spectateur même est significatif de la réussite théâtrale de ce duo.

En somme, Fiordiligi est représentée plus fragile que vertueuse, et Dorabella moins sûre des ses choix - se tenant la tête pour tenter de se justifier à ses propres yeux dans le si guilleret *E amor un ladroncello*.

Ce qu'il y a d'amusant, c'est cette **musique de transformation mozartienne** entre deux scènes. Une jolie trouvaille.

(Réserves)

Début au milieu du public à la fois commun, vilain esthétiquement et opposé à ce que j'attends de ce type de procédé : si la barrière doit être franchie, il doit y avoir une signification exceptionnelle et un gain significatif de sens. Ce que je n'ai absolument pas ressenti ici.

L'ensemble tire un peu trop uniformément sur le tragique. Mozart ne semble plus doux-amer, ni même amer, mais presque terrifiant. L'impact physique que j'ai ressenti était assez similaire à mes premières *Tosca*... La farce est clairement gommée, et l'équilibre en est un peu rompu.

En outre, je trouve que les choix s'essoufflent un peu au début du II - dans ce décor austère, quelques moments de lassitude prévisible apparaissent en effet ici et là. La tentation du piquant mêlée à l'appréhension morale de Fiordiligi, en particulier, me semble peu exploitée dans le duo *Prender'o*, qui place les deux soeurs sur le même plan.

En fait, le personnage le plus faible demeure Despina, à peu près inexistant dans cette mise en scène. J'avoue que je ne saurais pas quoi en faire non plus, mais c'est vraiment flagrant ici. Les regards hostiles ou oppressés pendant la 'noce' ont aussi ce caractère intelligemment décalé.

Et les personnages, pour finir, sans colère, sans remords, simplement brisés. L'idéal de Raison final est évidemment très loin d'être atteint. Tenez, si j'étais un metteur en scène trashisant, je crois que je ferais un Alfonso Bashing à la fin. Mais Chéreau a très bien réussi son coup en tenant jusqu'au bout le pari cohérent d'un Cos'i sombre.

Au total, tout de même une belle mise en scène pensée, malgré les (peut-être nécessaires) impasses sur certains pans du drame et ces quelques réserves sur la monotonie visuelle.

En annexe, une interrogation au moment du finale de l'acte I : pourquoi Dorabella est-elle celle qui entraîne Fiordiligi hors de l'assiduité des Albanais ? Ce n'est pas vraiment dans l'esprit du texte, il me semble, puisque Dorabella semble toujours retenue par la peur du jugement de sa soeur plus que par ses certitudes propres.

Et pourquoi, à la fin, Despina semble-t-elle désespérée, alors que ce n'est qu'une défaite à son habileté, pas à ses convictions ou à ses affects ?

### **Qualité de la captation visuelle**

Filmé de trop près pour saisir la beauté des mouvements. Ce sont en effet les déplacements d'ensemble, incroyablement riches et travaillés, et non le jeu individuel, qui sont esthétiques et expressifs.

### **Souvenirs**

*Per pietà, ben mio* m'est devenu insipide depuis que je l'ai entendu par Mireille Delunsch dont je parlerai très bientôt. Cet air magnifique ne me fait presque plus bouger le sourcil depuis l'émotion débordante de ce moment-là.

Le choix très pertinent de placer Despina assise de dos derrière Dorabella pour *E amor un ladroncello*, comme pour signifier l'origine de cette inspiration, ces paroles dictées, m'a rappelé la mise en scène du *Macbetto* de Giuseppe Frigeni dans lequel Macbeth est à l'arrière-plan pendant la cavatine de son épouse, se tenant la tête, comme si ce chant qui s'exprime à l'avant-scène était une projection mentale de son esprit malade.

David - afaitsonboulot

Copyright : DavidLeMarrec - 2005-07-24 00:42:33